

Écouter pour vivre

Lorrie Jean-Louis

Numéro 816, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean-Louis, L. (2022). Écouter pour vivre. *Relations*, (816), 39–41.

ÉCOUTER POUR VIVRE

Nous faire entendre les voix ignorées, voire insoupçonnées, de personnes qui vivent une forme d'exclusion autour de nous : telle est la mission que l'écrivaine Lorrie Jean-Louis se donne dans cette série de quatre textes qu'elle nous propose. Troisième texte, troisième rencontre.

Lorrie Jean-Louis

L'auteure a publié *La femme cent couleurs* (Mémoire d'encrier, 2020)

Voir. C'est un des premiers verbes que nous apprenons à conjuguer, parce que s'il y a un sens sur lequel nous reposons, c'est celui-là : la vue. Je suis allée à la rencontre de Jérôme, un mal-voyant, un déficient visuel : un aveugle.

Il me semble important dès le départ de lui demander s'il est né avec sa déficience visuelle, parce que ça change tout. Il me dit que oui, et que c'est stable. Il perçoit la lumière et les couleurs avec un œil, mais avec l'autre, rien. Il ne voit aucune forme.

Nous vivons dans un monde où l'on suppose que tous et toutes voient bien, ou encore en pensant que tout le monde peut user de ses deux jambes. Il en va de même pour plusieurs choses, d'ailleurs. Nous nous soucions peu de ce qui n'entre pas dans notre « normalité » et laissons au passage beaucoup de personnes aux frontières de celle-ci, sinon carrément « hors zone ». Or, Jérôme fait partie de ces personnes qui doivent s'adapter à un monde qui n'est pas pensé en fonction de sa réalité.

Je lui demande comment il vit la distance que son état crée avec ses proches. Il m'explique qu'ils n'ont pas les mêmes référents, fatalement. C'est un exercice complexe. Ainsi, il leur donne des rendez-vous avec des indications abstraites pour lui, mais concrètes pour les voyants. Imaginez par exemple un rendez-vous le jour du ramassage des poubelles au coin de votre pâtisserie préférée : le bruit du

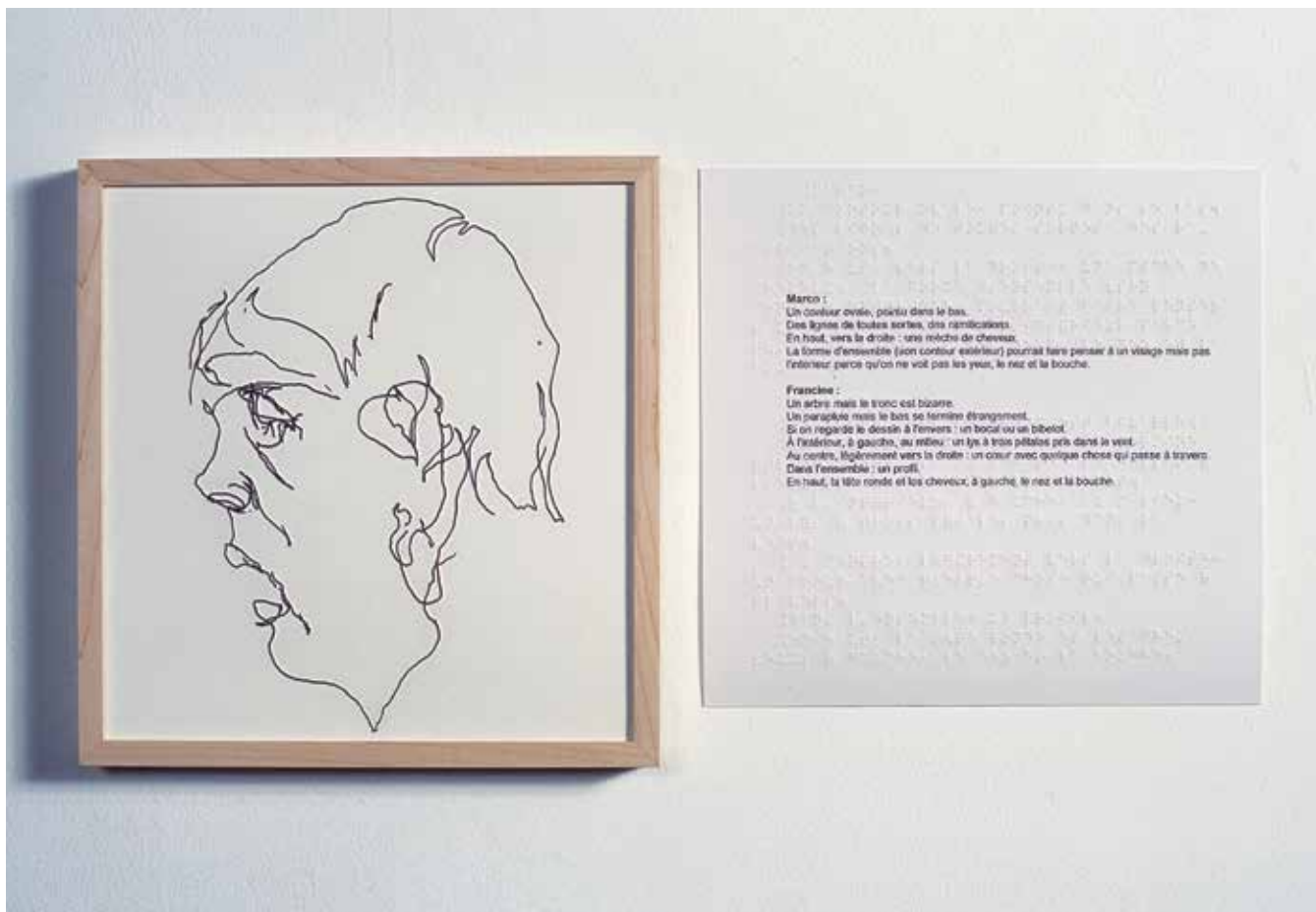
camion et de la circulation automobile, les odeurs pénibles dont on s'efforce de faire abstraction, lorsqu'on peut se le permettre. Ce n'est pas le cas de Jérôme, car sa vie en dépend. Jérôme doit s'appuyer sur l'ouïe, l'odorat et le toucher pour se repérer. Il est adapté à la réalité d'une personne qui a toujours été aveugle.

Il m'explique que la ville est un milieu très hostile en soi. Le « rendu sensoriel » est très fort quand on n'a pas la vue. Les odeurs et le vent sont, entre autres, des éléments assez perturbateurs. Jérôme me dit une chose essentielle : il ne suffit pas de détecter le son, mais aussi son orientation, de savoir d'où il part et pour aller dans quelle direction. Cela exige beaucoup de précision. Il doit constamment écouter en trois dimensions. Ce qu'une personne comprend généralement avec ses yeux, lui doit le comprendre avec ses oreilles.

Étant donné qu'il est né ainsi, son cerveau a réassigné à d'autres fonctions des zones qui, en premier lieu, devaient recevoir d'autres types « d'information ». Nous n'abordons pas la question particulièrement intéressante de la plasticité du cerveau, mais elle apparaît au milieu de notre échange.

Nous poursuivons et j'ose une question qui me paraît suspecte, rétrospectivement, mais je la pose quand même parce que je l'ai écrite et parce que nous sommes dans un esprit de dialogue : souffre-t-il de sa déficience visuelle ?

C'est l'environnement qui crée le handicap, pas la situation en tant que telle, selon son expérience.



Raphaële de Groot, *Colin-maillard*, 1999-2001, fragment : portrait de Pascal, personne non voyante de naissance, réalisé à l'aveugle par l'artiste puis transposé en relief par thermogonflage. Le dessin est accompagné d'un texte avec sa traduction en braille décrivant ce que Marco et Francine, deux personnes non voyantes, ont perçu des traits de l'esquisse au toucher. Photo : Philippe De Gobert

Jérôme me répond avec la plus grande empathie. Il m'explique. Le mot *souffrir* est, selon lui, un des pires mots du vocabulaire. Je l'écoute. C'est l'environnement qui crée le handicap, pas la situation en tant que telle, selon son expérience. Il est important pour lui de faire cette mise au point et je le comprends tout à fait. En tant qu'auteure, je déteste qu'on parle à ma place. Je revendique toujours le choix des mots. Ce que Jérôme me dit est important : nous devons laisser aux autres la liberté de nommer, de raconter ce qu'ils vivent. Nous ne pouvons rien déduire sans d'abord avoir écouté. Il ne souffre pas.

Je réajuste ma façon de nommer ma curiosité. Comment vit-il cette situation différente ? Il m'explique qu'il y a des manques, des frustrations, malgré l'aide importante de la technologie. Il aimerait

beaucoup conduire une voiture, par exemple, être plus autonome dans une maison, faire la cuisine, le ménage, les courses. Il ne peut pas aller où il veut, quand il veut, comme il veut, pas plus qu'il ne peut habiter là où il veut. Si la technologie aide, il me précise qu'il faut tout de même savoir comment l'utiliser. Ainsi, même s'il n'y a pas de souffrance, il y a des limitations importantes dans sa vie.

Jérôme m'explique que son handicap fait partie de son identité. Les personnes voyantes pensent que tout le monde devrait voir, mais si demain la situation changeait pour lui, il faudrait qu'il s'adapte complètement ; il ne basculerait pas soudainement les bras ouverts dans la « normalité ». Celle-ci n'irait pas de soi. C'est, selon lui, un biais important dans notre société que de ne pas réaliser que

c'est tout le contexte social entourant certaines situations particulières qui les rend problématiques, et non ces situations en tant que telles. Alors peu importe sa situation, il faut s'adapter. Comme le fait Jérôme. Parfois, il faut tenter de changer les choses parce que le contexte social peut aussi être une oppression, voire une violence.

Nous poursuivons notre conversation. Le texte écrit étant omniprésent dans notre quotidien, comment fait-il pour trouver ses repères à cet égard? Pour simplement fonctionner? Dans nos échanges, je lui avais écrit un message sur mon téléphone cellulaire et, par la suite, j'ai constaté avoir fait plusieurs erreurs. Il n'y avait pas répondu et je me suis vite dépêchée de m'excuser, car j'ai présumé que son aide technologique ne pouvait pas lui dire : « Elle écrivait sur son cellulaire, elle a fait plusieurs erreurs malgré elle. » Je lui demande donc comment il lit.

Il lit en braille, me dit-il, et il y tient car écouter la « synthèse vocale » d'un texte ne permet pas de saisir toutes les nuances de la langue. Malheureusement, il se fait de moins en moins de livres en braille parce que beaucoup d'ouvrages sont trop volumineux et qu'il y a de moins en moins de lecteurs et lectrices. Je le comprends de désirer comprendre jusqu'au bout des doigts.

Enfin, j'ai gardé pour la fin une question chère à mon esprit romantique et curieux. Je demande à Jérôme : étant donné que les sons sont fondamentaux pour lui, comment se sert-il de la voix des gens pour déduire des choses que l'impossibilité de voir l'empêche d'appréhender? Je suggère qu'il y a beaucoup d'inflexions dans la voix et que la voix ment difficilement.

Il me confirme que la déficience visuelle lui donne une sensibilité accrue à la voix. Cela dit, ce que ses yeux ne peuvent pas voir, il va le chercher dans le son; le son en trois dimensions, comme il le disait plus tôt. Parce qu'il ne voit pas l'expression non verbale, il a intérêt à décoder le plus d'informations possibles à partir de la voix seulement, pour tenter de savoir par exemple si une personne est bienveillante, s'il peut lui faire confiance.

Sur ce point je rejoins Jérôme. Je vois, mais dans ma culture haïtienne d'origine, un dicton dit : *Ce que tu vois n'est pas la réalité* ou *Méfie-toi de ce que tu vois* (traduction libre). Il ne faut pas se fier entièrement à la vue; elle est trompeuse. Je dis à Jérôme que les gens camouflent des choses et qu'ils cachent leurs émotions. Comme une fleur dégage un parfum, les êtres viennent avec une musique très personnelle et quand il y a un trouble dans l'harmonie musicale d'un être, ça s'entend tout de suite.

L'entrevue que nous menons par téléphone s'achève. Je n'aurai pas vu Jérôme et je me demande si cela aurait modifié ses réponses ou mes questions. Écrire de la poésie, c'est un peu être un aveugle qui parle à un voyant. C'est abstrait. À force de visiter les frontières des autres, on tombe aussi sur les siennes. ■

*Comme une fleur
dégage un parfum,
les êtres viennent
avec une musique
très personnelle
et quand il y a
un trouble dans
l'harmonie musicale
d'un être, ça s'entend
tout de suite.*